

Zach Rainer n'avait pas éprouvé ce niveau d'anxiété depuis qu'il avait quitté le foyer pour adolescents géré par l'Etat du Texas, le jour de ses dix-huit ans. Douze années s'étaient écoulées depuis, et, aujourd'hui, ce n'était pas seulement son avenir qui était en jeu.

Depuis l'aube, il roulait sur l'autoroute au volant de sa Jaguar décapotable vieille de trois ans, sans autre aliment qu'un sandwich de restoroute rassis et six grands cafés dans des gobelets de carton. Son associé, Alex Cable, lui avait assuré que ce voyage contribuerait à lui éclaircir les idées, mais Zach aurait dû savoir que les problèmes ne se résolvaient pas par la réflexion, mais par l'action.

A présent, il venait de prendre une chambre à l'hôtel Caspian, dans le centre-ville de Lyndon, Colorado. On lui remit sa clé, et, tout en rangeant sa carte bancaire, il leva les yeux vers la mezzanine dans le grand atrium de l'entrée de l'hôtel. Des hommes élégants et des femmes couvertes de bijoux évoluaient avec grâce en haut de l'escalier de marbre monumental, et le son discret d'un orchestre de chambre s'égrenait dans l'air autour d'eux.

Il empocha la clé de sa chambre située au huitième étage et confia ses bagages à un groom, puis, tirant sur les manches de son blazer froissé par le voyage,

il décida de suivre le conseil de la réceptionniste et se dirigea vers le petit bar réservé aux amateurs de sports télévisés, au bout du couloir. La femme lui avait assuré qu'il y serait plus tranquille, mais, avec sa barbe de vingt-quatre heures et sa chemise chiffonnée, elle avait sûrement supposé qu'il avait plus de chances de passer inaperçu parmi la foule des sportifs buveurs de bière. Au demeurant, ce soir, il lui était parfaitement indifférent de faire ou non bonne impression sur ses contemporains. Il était trop fatigué et il avait trop faim. Tout ce qu'il désirait, c'était un bon repas chaud et une longue nuit de sommeil réparateur.

Le lendemain matin, il se remettrait en route vers la brasserie de Craig Mountain, au-delà des collines au nord de Lyndon, afin de prendre les commandes de cette entreprise. Craig Mountain était le maillon faible du groupe DFB Incorporated, le conglomerat de microbrasseries qu'Alex et lui avaient bâti au cours des douze dernières années. Mais, tout à coup, Craig Mountain était aussi devenu le sauveur potentiel de tout le groupe DFB et des centaines d'emplois qui en dépendaient.

Il entra dans le petit bar et, dès que ses yeux se furent accoutumés à la pénombre, il se dirigea tout droit vers une table inoccupée devant l'écran de télévision géant diffusant un match de basket-ball, les Lakers contre les Celtics. Il n'était fan ni de l'une ni de l'autre équipe, mais l'action l'aiderait peut-être à se détendre en vue de ce qui l'attendait le lendemain. La production de Craig Mountain était aujourd'hui de dix mille tonnes par an. Pour sauver le groupe DFB de la débâcle, il devait tripler cette production dans les six prochains mois.

Alors qu'il contournait le comptoir d'acajou poli, une femme aux cheveux auburn d'une beauté saisissante attira son attention. Assise sur le bord d'un fauteuil en cuir, seule devant sa table, elle semblait singulièrement hors de son élément dans l'ambiance plutôt masculine de ce bar. Elle portait une robe de cocktail à bretelles spaghetti qui mettait en valeur ses épaules lisses, une petite robe noire au décolleté généreux, serrée autour de la taille et s'évasant en volants successifs jusqu'à mi-cuisse.

Ses longs doigts gracieux, aux ongles laqués couleur lavande, étaient serrés autour du verre de Martini posé devant elle. Plongée dans ses pensées, elle fixait un point sur le mur du fond de la salle. La lueur vacillante de l'écran de télévision éclairait par intermittence de fabuleux yeux noisette pailletés d'or et incroyablement sexy. Elle portait ses cheveux attachés en un chignon lâche sur sa nuque, et quelques longues mèches retombaient sur ses tempes avec une élégance nonchalante, caressant ses pendants d'oreilles de cristal.

Saisi par tant de beauté, Zach ne put s'empêcher de la fixer d'un regard admiratif. Au même instant, la jeune femme leva les yeux et, croisant son regard, elle esquissa un mouvement de recul. Il savait ce qu'elle devait penser, et il s'apprêtait à s'excuser précipitamment lorsqu'elle lui sourit et lui adressa un hochement de tête amical.

Zach était certes fatigué et affamé, mais son poulx battait encore, et il n'était pas homme à tourner le dos à un tel accueil.

— Bonsoir, la salua-t-il, profitant de l'occasion pour se rapprocher de sa table.

— Vous aussi, vous fuyez la foule ? s'enquit-elle, ses lèvres vermeilles esquissant un sourire de bienvenue.

— En effet, convint-il. On m'a assuré que je serais plus au calme ici.

— Il y a moins de monde. J'ai cru que mon visage allait se désintégrer à force de sourire.

— Vous souriez maintenant, remarqua-t-il, franchissant les deux derniers pas qui le séparaient encore du fauteuil en face d'elle pour s'accouder au dossier.

— C'est vrai, je suppose, reconnut-elle, fixant ses magnifiques yeux dorés sur lui. Je ne me souviens pas de vous avoir vu à la réception.

Devant son regard insistant, Zach sut qu'il était sur le point de se faire éconduire. Il savait aussi qu'il disposait d'environ deux secondes pour trouver un moyen de prolonger cette conversation. Il tira hardiment le fauteuil et s'assit en face de la belle inconnue.

— C'est parce que nous n'avons pas été présentés, assura-t-il en souriant.

Ne sachant trop où il allait, il lança à tout hasard :

— Etes-vous une amie de la mariée ?

— Quelle mariée ?

Mauvaise pioche. Pour se sortir de ce pétrin, il ne lui restait qu'à lui avouer toute la vérité.

— Je dois vous avouer que je n'étais pas invité à la réception, déclara-t-il d'un ton contrit.

— Alors, vous n'êtes pas ici pour fêter la réélection de Seth Jacobs, notre maire ?

— Non, en effet, reconnut-il.

— Avez-vous quelque chose contre M. Jacobs ? s'enquit-elle, le fixant d'un regard soupçonneux.

— Pas du tout. Je ne l'ai même jamais rencontré.

Elle se détendit et se cala dans son fauteuil de cuir. Zach comprit qu'elle était sur le point de lui demander de bien vouloir la laisser. Dommage. Il aurait aimé rester là à bavarder avec cette femme, même si cela signifiait renoncer au repas que son estomac vide lui réclamait.

— Donc, vous ne savez pas qui je suis ? insista-t-elle.

— J'adorerais le découvrir, répliqua-t-il, saisissant immédiatement sa chance.

— Moi, j'aurais peut-être préféré que vous n'en ayez aucune idée, dit-elle en pouffant de rire.

— Cela me convient aussi, répondit-il d'un ton suave, posant ses coudes sur la table.

Elle s'accouda à son tour et le fixa, une lueur malicieuse pétillant dans son regard.

— Je ne vous faisais pas d'avances, précisa-t-elle.

— Je ne l'ai jamais pensé une seule seconde, assura-t-il précipitamment.

D'accord, ce n'était pas tout à fait vrai. Il l'avait espéré, mais un homme n'avait-il pas le droit d'espérer secrètement ?

— Etes-vous sûr de ne pas mentir ?

— Tout à fait certain.

Elle continua de le fixer, puis fit remarquer :

— Je suppose que vous n'habitez pas Lyndon.

— Non, en effet.

— Vous ne faites que passer ?

— En quelque sorte.

Il souhaitait ne pas avoir à rester trop longtemps. Le triplement de la production à Craig Mountain devrait être gérable. Il donnerait ses instructions au directeur de la brasserie, qui prendrait les mesures structurelles

nécessaires, puis il retournerait au QG du groupe, à Houston. Il avait laissé Alex tout seul aux commandes à un moment très critique pour l'entreprise.

— Alors, nous pouvons ?

— Nous... pouvons ? répéta-t-il, n'osant espérer une seconde fois.

— Avoir une conversation détendue sur des sujets sans importance. Vous ne me connaissez pas. Je ne vous connais pas non plus. C'est idéal, non ?

— Absolument, convint-il sans une seconde d'hésitation.

Au même instant, la porte du bar s'ouvrit, et il la vit tourner la tête pour suivre du regard un homme d'une cinquantaine d'années qui se dirigeait posément vers le comptoir. Au bout de quelques secondes, elle parut se détendre. Elle se retourna vers Zach.

— Vous attendiez quelqu'un ? ne put-il s'empêcher de demander.

Pour toute réponse, elle secoua vivement la tête.

Dès lors, l'autre hypothèse était peut-être qu'elle cherchait à éviter quelqu'un. Zach se fia à son intuition :

— Aimeriez-vous filer discrètement d'ici ?

Pendant un moment qui lui parut interminable, elle sembla peser la question, puis hochait lentement la tête.

— Oui, je crois que ce serait une bonne idée.

— J'ai repéré une issue de secours au bout de ce couloir. Nous pourrions sans doute filer à l'anglaise.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que j'aie besoin de filer ?

Il se pencha de nouveau au-dessus de la table, baisant la voix comme un conspirateur.

— Vous avez l'air d'une personne qui a besoin de faire profil bas durant quelque temps.

— Vous parlez comme si j'étais une évadée en cavale, chuchota-t-elle, imitant son attitude, les coudes sur la table.

— Etes-vous une évadée en cavale ?

— Cela changerait-il quelque chose pour vous ?
répliqua-t-elle, réprimant un sourire.

— Non, reconnut-il honnêtement.

Avec cette beauté et ce sens de l'humour, le reste n'avait réellement aucune importance, décida-t-il. Il la vit rire tout bas, puis elle se leva et ramassa son petit sac noir.

— Dans ce cas, filons.

Il se leva en même temps qu'elle. La belle inconnue passa devant lui, laissant dans son sillage une fragrance exotique de jasmin qui vint délicieusement caresser ses narines.

— O.K., Yeux d'ange, répondit-il, affectant l'accent d'un gangster de Chicago. Aurons-nous besoin d'une voiture rapide pour échapper à vos poursuivants ?

— Nous ne sommes qu'à un demi-pâté de maisons de Main Street, chuchota-t-elle, entrant dans son jeu. Je connais des tas d'endroits où nous pourrons nous cacher.

Ils gagnèrent rapidement la porte de service. Zach poussa le lourd vantail d'acier, et ils sortirent dans la nuit tiède de cette fin d'été. La porte se referma en claquant derrière eux.

— Restez avec moi, bébé, dit-il en faisant mine de jeter un coup d'œil des deux côtés de la rue. Je crois qu'aucun détective ne nous file.

— Ce qui m'inquiète davantage, ce sont les électeurs.

— Les électeurs ?

— Les bonnes gens de Lyndon. Je tiens à ce que personne ne me reconnaisse.

— Voulez-vous dire que je suis en train de vous soustraire à la surveillance de toute la ville ?

— Seulement à celle des gens que je connais.

— Et... combien de gens connaissez-vous ?

— Quelques milliers.

— Avec vous, un homme court des risques, observait-il, luttant contre une irrésistible envie de prendre sa main dans la sienne.

— Vous semblez connaître tous les trucs du métier, répondit-elle, levant les yeux vers lui. Etes-vous certain de n'être pas un vrai gangster ?

— Je ne suis qu'un homme d'affaires des plus ordinaires.

Sitôt qu'il eut prononcé ces paroles, il se rendit compte qu'il devait avoir l'air d'un personnage du *Parrain*, et, craignant de l'affoler, il s'empressa de préciser :

— Et mes affaires sont tout à fait légales. Je n'ai pas même une contravention sur mon casier judiciaire.

— Et quelle sorte...

Elle s'interrompit brusquement, secouant la tête.

— Non. En fait, je ne veux pas savoir ce que vous faites.

La brise s'était levée, soulevant quelques mèches de ses cheveux, et il fit un effort délibéré pour ne pas tendre la main et les écarter de son visage.

— Pourrions-nous au moins échanger nos prénoms ? suggéra-t-il.

Elle hésita, et son joli visage prit une expression consternée. Puis, tout aussi brusquement, elle lui sourit.

— Appelez-moi Yeux d'ange.

— Dans ce cas, vous pouvez m'appeler... Lucky, répondit-il en lui tendant sa main pour sceller leur nouvel accord.

Elle fixa sa main tendue un bref instant, puis glissa ses doigts délicats dans sa paume puissante, et Zach ne put s'empêcher de prolonger cet instant le plus longtemps possible. Il n'avait aucun désir de lâcher sa main.

Abigail Jacobs n'avait pas l'habitude de flirter. D'ailleurs, elle en avait rarement eu envie et, dernièrement, elle n'en avait absolument pas eu le temps. Mais, ce soir, tout était différent. Sa vie était sur le point de prendre un tournant décisif, et elle ne se sentait pas tout à fait prête à affronter ce changement. Le jeu auquel elle s'amusait avec Lucky lui permettait d'éviter de penser aux dures réalités de son avenir.

Après ce soir, elle ne serait plus Abigail Jacobs, sœur et directrice de campagne de Seth Jacobs, candidat à la mairie. Elle n'écrirait plus de discours, n'appellerait plus au téléphone les contributeurs de la campagne et la presse. Elle n'organiserait plus d'événements, ne gérerait plus les budgets, ne résoudre plus les crises. Le lendemain matin, elle rangerait sa garde-robe ultrachic dans ses valises, rendrait les clés du bureau et la jolie Audi de location et quitterait Lyndon à bord d'un pick-up de ranch couvert de poussière.

Enfant, elle avait adoré sa vie au ranch, la liberté, l'air pur, les grands espaces. Mais, entre-temps, la ville l'avait séduite, lui faisant désirer une vie qui ne serait

jamais la sienne. Sa sœur Mandy venait tout juste de se fiancer à Caleb Terrell, leur ancien voisin, tandis que sa seconde sœur, Katrina, se fiançait elle-même avec Reed, le frère de Caleb. Ses parents étaient à Houston, où son père se remettait lentement d'un récent AVC. Son frère Seth venait d'être élu maire de Lyndon. Dans ces circonstances, elle n'avait pas le droit d'abandonner Travis, leur autre frère, et de le laisser gérer tout seul le ranch familial.

Vaille que vaille, le bal allait prendre fin. Dès le lendemain matin, Cendrillon retournerait à la bouse de vache et à la poussière du monde réel.

— Avez-vous faim ? s'enquit Lucky près d'elle, ses yeux couleur café brillant de sympathie dans la lumière de l'éclairage public.

— Oui, reconnut-elle.

Cela faisait déjà longtemps qu'elle n'avait pris aucune nourriture. Ce matin-là, comme elle était pressée, elle avait fait l'impasse sur le petit déjeuner. Ensuite, elle s'était sentie beaucoup trop nerveuse toute la journée pour avaler quoi que ce soit. Lorsque les bureaux de vote avaient enfin fermé, à l'heure du dîner, toute l'équipe de campagne avait retenu son souffle en attendant les premiers résultats du scrutin.

Bien entendu, il y avait un excellent buffet à la soirée de victoire, mais elle avait été trop occupée à recevoir des félicitations et à répondre aux questions concernant son avenir pour toucher aux plats. Elle avait passé son temps à répéter qu'elle était impatiente de retrouver le ranch familial et, après avoir débité ce mensonge pour la centième fois, elle était allée se réfugier dans le petit bar sombre des amateurs de sports de l'hôtel.

— Que diriez-vous d'un steak ? proposa Lucky, indiquant le néon rouge du restaurant Calbert's.

Elle secoua la tête.

— Il y a trop de gens qui me connaissent, là-bas.

— Aimez-vous la cuisine thaïe ?

— Que diriez-vous plutôt d'un hamburger au drive-in ? suggéra-t-elle.

Bert's Burgers, à quelques centaines de mètres dans l'autre direction, servait principalement une clientèle d'adolescents qui, pour la plupart, ne votaient pas. Abigail doutait d'y rencontrer un électeur qui la reconnaisse.

— Nous n'avons pas de voiture, rappela Lucky.

— Rien ne nous interdit de passer au drive-in à pied, argua-t-elle. Ensuite, nous irons manger au bord du lac.

— Vous êtes sûre ? dit-il d'un air sceptique.

Elle se contenta d'acquiescer en silence.

Quelques tables de pique-nique étaient disposées sur la rive du lac. Un grand feu d'artifice devait clôturer cette soirée de victoire, mais il aurait lieu à l'embarcadère, sur la rive opposée. A cette heure de la nuit, ils n'auraient pour toute compagnie que les canards sauvages qui nichaient dans les marécages.

— Voilà un premier rendez-vous bien modeste, observa-t-il, alors qu'ils traversaient le carrefour à pied.

— Je ne savais pas qu'il s'agissait d'un rendez-vous, répliqua-t-elle, souriant malgré elle.

— Vous portez une robe à deux mille dollars. Je vais me sentir comme un pingre en vous offrant un hamburger frites.

— Qui a dit que vous alliez me l'offrir ?

— Je suis texan. D'ailleurs, vous l'aviez sans doute déjà deviné à mon accent.

— Même si vous êtes né au Texas, cela ne signifie pas que vous y viviez encore.

— C'est le cas.

— Pas de détails personnels, rappela-t-elle d'un ton sévère. Ce sont les règles.

— J'ignorais que je devais suivre certaines règles.

— C'est ce dont nous étions convenus.

— Eh bien, au Texas, la règle veut que les messieurs paient toujours l'addition du dîner des dames.

— Nous sommes au Colorado, rappela-t-elle.

Ils s'arrêtèrent devant le guichet des commandes, et Zach leva les yeux vers le menu éclairé.

— Et ceci n'est pas exactement un vrai dîner.

Une adolescente en uniforme bleu marine et blanc, les cheveux attachés en queue-de-cheval, fit coulisser la vitre.

— Bonjour. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Pour moi, ce sera un hamburger barbecue et un milk-shake au chocolat, répondit Abigail.

— La même chose pour moi, dit Lucky en extrayant son portefeuille de sa poche. Et je prendrai également des frites.

Abigail décida de ne pas insister pour partager la note. Qu'aurait-elle prouvé ? Qu'elle était une femme indépendante ? Que ceci n'était pas un rendez-vous amoureux ? Rendez-vous ou pas, même le plus optimiste des hommes ne croirait nullement avoir mérité ne serait-ce qu'un baiser en échange d'un hamburger.

D'ailleurs, il ne serait pas forcément désagréable d'embrasser Lucky... Elle se surprit à examiner discrètement son profil pendant qu'il tendait un billet de vingt dollars à la jeune employée. Elle devait avouer

qu'il était extrêmement séduisant. Aussi grand que ses frères, près d'un mètre quatre-vingt-dix, avec de fabuleux yeux brun clair, d'épais cheveux noirs, des lèvres pleines, un nez droit et un menton carré légèrement obscurci par une barbe naissante. Pas du tout le genre cow-boy. Citadin, mais très affûté. Impressionnant.

Il se retourna vers elle, surprenant son regard fixé sur lui.

— Une part de tarte aux cerises ?

— Non, merci, répondit-elle précipitamment.

La caissière lui rendit la monnaie, puis un employé apparut au guichet avec un sac de papier blanc et un plateau de carton avec deux milk-shakes et des pailles sous emballage papier. Lucky se chargea du tout.

— Je vous suis.

— Voulez-vous que je vous aide ?

— Tout est sous contrôle.

— Les Texans n'aiment pas que leurs femmes portent les paquets, n'est-ce pas ?

— Non, madame.

Abigail ne put s'empêcher de se demander ce qu'il penserait d'elle s'il la voyait au ranch en train de charrier des balles de foin et du bois ou de soulever de lourdes selles, mais elle chassa vivement cette pensée. Ce serait sa vie, mais seulement à partir du lendemain. Ce soir, elle désirait se sentir féminine avec son maquillage, ses bijoux, des escarpins horriblement inconfortables et un beau Texan qui insistait pour l'inviter à dîner.

— Par ici, dit-elle d'un ton léger.

Ils se dirigèrent vers le sentier éclairé qui conduisait du parking jusqu'à la plage et à la zone de pique-nique. Le feuillage des grands peupliers et des érables bruissait

au-dessus de leurs têtes. Ses talons étroits de huit centimètres s'enfonçaient dans l'écorce broyée qui tapissait le sentier. Après avoir trébuché à plusieurs reprises, elle sortit du sentier et s'arrêta pour se débarrasser de ses sandales, se délectant du contact de l'herbe drue sous ses pieds nus.

— Croyez-vous qu'il soit prudent de marcher pieds nus ? observa Lucky en s'arrêtant près d'elle.

— Ce parc est très bien entretenu.

— Puis-je vous proposer de vous porter ?

— Est-ce ainsi que font les Texans ? Ils promènent leurs femmes sur leurs épaules ?

— Lorsque c'est nécessaire, oui.

— Ce ne sera pas nécessaire, merci. Je cours pieds nus dans ce parc depuis l'âge de deux ans.

— Etes-vous sûre ?

— Tout à fait certaine, confirma-t-elle en se remettant en marche. Mais merci tout de même.

Il marchait à longues enjambées souples. Son col de chemise était déboutonné. Elle remarqua que sa chemise était un peu froissée, mais le blazer d'excellente qualité mettait en valeur de larges épaules probablement musclées.

— Avez-vous grandi à Lyndon ? s'enquit-il.

— Oui.

Techniquement, le ranch de sa famille était à deux heures de route à l'ouest de Lyndon, mais elle n'allait pas se perdre dans les détails. Ce soir, elle était une pure citadine.

— Des frères ? Des sœurs ?

— Les deux, répondit-elle. Et vous ?

Elle ne pensait pas qu'une telle question les entraî-

nerait trop loin dans la révélation de leurs identités. Son premier souci était qu'il ne sache pas qu'elle était la sœur du maire de la ville, ni qu'elle était en réalité une travailleuse agricole.

— Non, répondit-il, secouant la tête.

— Vous étiez enfant unique ?

— Oui, en effet. Attention à vos pieds.

Tournant la tête, elle s'aperçut qu'ils se trouvaient tout près de la première table de pique-nique, là où l'herbe céda la place à la plage.

— Parfait, déclara-t-elle.

Laissant tomber ses sandales dans le sable, elle grimpa sur le banc de bois avec l'intention de s'asseoir face au lac.

— Attendez une seconde.

Lucky posa précipitamment les hamburgers et, ôtant son blazer, il l'étala comme une couverture pour qu'elle s'y assoie. Ce simple geste l'émut plus qu'elle n'aurait su le dire.

— Comment ne pas aimer les Texans ? observa-t-elle en riant, notant malgré elle la largeur de son torse, la musculature puissante de ses bras sous le coton léger.

— Il ne faut pas que vous abîmiez votre robe, expliqua-t-il.

— Et donc, au lieu de cela, nous allons ruiner votre blazer ?

Il haussa les épaules, et elle s'assit sur le satin tiède de la doublure. Lucky s'installa près d'elle, plaçant les hamburgers et les milk-shakes entre eux.

Deux colverts dodus s'élançèrent sur l'eau avec de grands battements d'ailes, puis trottinèrent sur les galets et le sable pour les observer de plus près, guettant de

possibles miettes de leur repas. Lucky lui tendit un hamburger dans son emballage.

— Le blazer peut être nettoyé.

— La robe aussi.

Il se contenta de hausser de nouveau les épaules.

Elle accepta le milk-shake qu'il lui tendait, déjà équipé de sa paille, et mordit à pleines dents dans son hamburger. La viande était cuite à point, savoureuse, le petit pain tout frais, et l'accompagnement craquant sous la dent.

— Je mourais de faim, avoua-t-elle entre deux bouchées.

— Moi aussi, répondit-il. Une longue journée au volant.

— Une longue journée au bureau, dans mon cas.

Ils continuèrent leur repas en silence, tandis que d'autres canards sortaient prudemment des roseaux pour les observer. Se sentant rassasiée, elle but une longue gorgée de son milk-shake et leur jeta le reste du petit pain. Les oiseaux s'en emparèrent avec avidité.

— Vous sentez-vous mieux ? s'enquit-il en froissant l'emballage de son hamburger.

— Beaucoup mieux, convint-elle.

Il tourna son regard vers l'horizon, où la lune commençait à peine à s'élever au-dessus des cimes des montagnes, faisant pâlir les quelques étoiles éparpillées dans le ciel de la nuit.

— Alors ? Allez-vous me le dire ?

— Vous dire quoi ?

— Que se passe-t-il, ici ?

— Je finis mon milk-shake, répondit-elle, prétendant avoir mal compris sa question.

— Ce n'était pas ce que je voulais dire.

— Ah ? Et que vouliez-vous dire ?

— Vous devez être littéralement assaillie de prétendants.

— Pas vraiment, se défendit-elle en riant.

Elle avait passé une grande partie de sa vie en jean et sans maquillage, à travailler dur sur les terres de sa famille. Même pendant la campagne électorale, c'était surtout son frère Seth qui était le centre de l'attention, et la plupart des gens qu'elle côtoyait à Lyndon voyaient toujours en elle une petite fille rousse au visage constellé de taches de rousseur et aux genoux écorchés.

— Je n'en crois pas un mot, déclara Lucky en se tournant vers elle. Ensuite, je parie que vous n'acceptez pas normalement d'invitations à dîner de la part d'inconnus.

— Je les accepte seulement s'ils m'offrent un de nos fameux hamburgers barbecue, assura-t-elle, aspirant bruyamment une gorgée de son milk-shake.

Il lui ôta gentiment le gobelet des mains et le posa derrière lui sur la table.

— Dites-moi tout, Yeux d'ange, insista-t-il. Qui fuyez-vous ?

— C'est un nom idiot, observa-t-elle, incapable de détacher son regard du sien.

— Dans ce cas, dites-moi votre vrai nom.

— Non.

Elle s'amusait énormément de cet anonymat. Durant cette brève parenthèse, elle n'était plus la directrice de campagne de Seth, ni la sœur fidèle et dure à la tâche de Travis. Elle était elle-même. Une femme. Rien de plus, rien de moins.

— Dans ce cas, Yeux d'ange ce sera, conclut Lucky d'une riche voix de baryton qui la fit frissonner de la tête aux pieds.

C'était vraiment un nom idiot, songea-t-elle, mais sur ses lèvres il devenait merveilleux. Lorsqu'il tendit la main pour repousser une mèche de cheveux sur son front, elle sentit sa peau picoter au contact de ses doigts.

— Ne faites pas cela, protesta-t-elle, fermant les paupières, s'efforçant de dissimuler son trouble alors que la délicieuse sensation s'éteignait lentement.

— Désolé.

Elle secoua la tête, regrettant déjà de l'avoir rabroué.

— Ce n'est pas grave, le rassura-t-elle.

— Vous avez dû sentir combien vous me plaisez. Pourquoi alors êtes-vous venue ici avec moi ?

Elle rouvrit les yeux pour contempler à son tour la lune montante. Elle hésita encore un instant, mais la vérité, qui avait tourné en boucle dans son esprit toute la journée, avait besoin de sortir au grand jour.

— Parce que je désirais à tout prix éviter d'avoir à penser à demain, répondit-elle en soupirant. Ce sera une dure journée.

Elle s'attendait à ce qu'il lui demande d'autres détails, songeant déjà à la réponse exacte qu'elle lui ferait.

Mais il ne posa aucune question. Il changea de position, et la table de bois émit un craquement sous son poids.

— Je vous comprends, assura-t-il. Il y a de fortes chances pour que ce soit une journée désagréable pour moi aussi.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle, curieuse malgré elle.

— Oui, vraiment.

— Avez-vous de la famille ? s'enquit-elle, se promettant de s'en tenir à des généralités.

Il secoua la tête en silence.

— Une petite amie ? s'enhardit-elle à lui demander.

— Alors que je suis là à faire de mon mieux pour vous séduire ? Pour qui me prenez-vous, Yeux d'ange ?

— Problèmes de jeu, de boisson, de santé ?

— Professionnels, précisa-t-il d'un ton suave. J'ai un petit problème avec mes affaires mystérieuses quoique parfaitement légales. Mais je suppose que vos propres problèmes sont d'ordre familial ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Mon intuition.

Elle étudia attentivement son expression, y lut de la sollicitude, de la compassion, ainsi qu'un soupçon de désir... ce qui n'était pas pour lui déplaire. Il lui avait fallu deux heures pour s'habiller pour cette réception. Il était agréable de constater que quelqu'un appréciait ses efforts.

Son premier réflexe fut d'éluder sa question. Mais, pour une raison inconnue, elle avait envie de se montrer totalement honnête avec lui.

— Ma famille a besoin de mon aide, alors que, moi, j'avais des projets tout à fait différents.

Il inclina la tête pour la dévisager et, soudain, elle eut l'impression qu'il était plus près, que son torse était plus large, sa voix plus grave.

— C'est un très vieux dilemme, observa-t-il.

Sa senteur boisée, mêlée d'une touche de musc, vint caresser ses narines. Elle plongea son regard dans les profondeurs de ses yeux bruns emplis de douceur et

eut l'impression de se perdre dans un abîme sans fond tandis que son cerveau cessait soudain de fonctionner.

— Je... suppose que oui, balbutia-t-elle.

— Alors ? Que comptez-vous faire ?

— Je vais aider ma famille. Je n'ai pas d'autre choix.

Il effleura sa main d'une caresse, et, à ce contact, elle sentit un frisson remonter le long de son dos.

— J'aurais dû deviner que vous n'hésiteriez pas une seconde, Yeux d'ange, dit-il, esquissant un sourire. On voit bien que vous êtes une femme loyale.

— Et vous ? parvint-elle à articuler malgré sa bouche sèche. Que feriez-vous à ma place ?

Sa grande main tiède vint recouvrir entièrement la sienne.

— Moi ? Je ferais mes propres choix. Je suivrais mon cœur.

— Même si cela devait nuire à votre famille ?

— Ma famille n'a pas besoin de moi.

— La mienne, si.

— En êtes-vous si sûre ?

— Certaine.

Il lui souleva gentiment le menton. Cette fois, elle ne se défendit pas, absorbant la sensation de ses doigts sur sa peau, anticipant le baiser qui n'allait pas manquer de suivre.

Etait-ce mal ? Pourquoi serait-ce mal ?

Demain, lorsqu'elle porterait de nouveau son vieux jean, les hommes comme Lucky ne remarqueraient même pas son existence. Sûrement, elle méritait au moins un baiser.